

Les Inrockuptibles

Arts & Scènes

“C’est un réflexe nerveux on n’y peut rien”, une pièce qui pourfend le sexisme avec humour



↑
Estelle Rotier dans “Ceci est un réflexe nerveux on n’y peut rien” (Crédit : Pénélope Marcadé)

Dans leur premier spectacle qui reprend les codes du burlesque, Louise Herrero et Estelle Rotier sautent à pieds joints sur le patriarcat avec une écriture aussi singulière que politique.

C’est l’histoire de Palmier et Thérèse, deux femmes corsetées dans d’étranges costumes médiévo-futuristes, qui se parlent sans se regarder, et suivent une même routine, très stricte, jour après jour. C’est l’histoire de Palmier et Thérèse, qui semblent appartenir à un autre monde, peut-être antérieur, peut-être futur, peut-être terriblement proche de celui dans lequel nous vivons, peut-être même en tout point semblable à celui dans lequel certain-es vivent actuellement.

On ne voit rien, de ce monde. Il réside dans le hors-champ. Mais on imagine aisément une dictature patriarcale, où les femmes se font découper en morceaux car elles ont ri, ou parlé trop longtemps, comme toutes deux le racontent autour d’un déjeuner. Lentement, la mécanique journalière de Palmier et Thérèse coince, s’oxyde, dérape. Les voici qui vrillent. Palmier est en proie à des pensées érotiques, Thérèse fantasme sur la nourriture. Leurs corps opprimés se rebiffent. Il est l’heure de se révolter.

Sexisme mutilant

Ce premier spectacle au titre pertinent – *C’est un réflexe nerveux on n’y peut rien* – écrit, monté et joué par deux comédiennes, Louise Herrero, 26 ans, et Estelle Rotier, 28 ans, a la brillance de la singularité. Voici deux jeunes femmes qui pourfendent le sexisme tout en faisant œuvre de fiction dystopique et malicieuse, profondément ancrée dans le burlesque. On rit beaucoup, et jaune, à voir Palmier et Thérèse reproduire leur absurde mécanique journalière, engoncées dans leurs habits comme dans les bonnes manières qu’une femme se doit de respecter dans ce monde qu’elles habitent sous peine d’être sévèrement punie, voire tuée. Ce monde comme une version maximalisée de celui que nous habitons.

L’intelligence de leur proposition vient donc de ce délicat mélange entre le tragique et le comique, la fiction et le discours politique, mais aussi de leur travail sur la langue. Si leurs corps sont au cœur du spectacle, leurs paroles disent, aussi, le sexisme mutilant. Jusqu’à cette scène – l’une des meilleures – où, au bord de l’explosion, les deux femmes ne parviennent plus à trouver les bons mots pour exprimer ce qu’elles souhaitent, s’emmêlant les pinceaux entre l’inconscient et le conscient, entre leurs pensées et la bienséance, prenant “bite” pour “vite”.

“Donner l’impression d’une armée de femmes, prêtes à abattre un monde”

La rencontre s’est faite à l’école de théâtre “du jeu”, située dans le quartier de Barbès (Paris, XVIII^e). Là, les deux élèves se retrouvent à jouer ensemble un sketch de Jacqueline Maillan. La complicité se fait, les discussions sur la place des femmes dans l’humour, aussi. “On s’est demandé à quel moment les femmes s’emparaient de l’humour non plus en tant que simples spectatrices qui rient, mais aussi en tant que productrices d’humour. Prendre la parole pour faire rire les autres, c’est un acte quasiment transgressif lorsque l’on est une femme. On a retrouvé une interview de Jacques Chancel dans laquelle il demande à Jacqueline Maillan si, en gros, elle est vraiment une femme puisqu’elle fait rire.”

À la sortie de l’école, en 2019, Louise et Estelle montent leur compagnie, La Mesa Feliz, et s’attellent à l’écriture de ce premier spectacle. “On s’est rendu compte que le rire naît souvent d’une situation de tension, de contrainte très forte. On a donc inventé tous ces rituels qui rythment la pièce, comme le quotidien de Palmier et Thérèse. De là est né ce monde contraignant, qui permet la gaffe, le dérapage.” Louise : “On voulait aussi un univers très fort visuellement. Il y a quelque chose de moins frontal et de plus malicieux dans la manière dont on voulait aborder la question du sexisme. On s’est décalées un tout petit peu, afin que tout ne soit pas totalement référencé.” On pense à Laurel et Hardy, à Charlie Chaplin, à Laure Calamy, au *Sacré Graal* ! des Monty Python, mais aussi à *The Handmaid’s Tale* pour la dystopie patriarcale tragique et les costumes. “Un jour, une spectatrice nous a dit qu’elle avait eu l’impression que nous n’étions pas que deux sur scène, mais qu’il y avait plein de femmes autour de nous. C’est exactement ce que nous voulions : donner l’impression d’une armée de femmes, prêtes à abattre un monde.”

C'est nerveux, on vous emmène au théâtre, vous n'y pouvez rien !



Thérèse et Palmier sont les protagonistes de cette pièce, elles vivent toutes les deux un quotidien quelque monotone où elles s'appliquent à vraiment tout bien faire, jusqu'à une nuit où elles sont prises d'envies qu'elles ne contrôlent plus, comment faire ?

Créée au printemps dernier par Louise Herrero et Estelle Rotier, la compagnie Mesa Feliz s'articule autour d'un projet artistique visant à "défendre une féminité insolente, gloutonne et allumée". Pour ce faire, leur première création intitulée *C'est un réflexe nerveux on n'y peut rien* s'y prend à cœur joie.

Les deux metteuses en scène travaillent à partir des rituels culturels féminins transmis de génération en génération avec pour volonté de les disséquer pour les détourner.

Louise Herrero, Estelle Rotier, fantaisistes et charmeuses

Deux jeunes comédiennes à découvrir dans une fable étrange, qu'elles ont concoctée et jouent sous le titre « **C'est un réflexe nerveux on n'y peut rien.** »

Si l'on a bien compris le projet de ces deux jeunes femmes très douées pour le jeu, elles nous présentent deux prisonnières, dans un espace étroit où elles sont assignées à des tâches répétitives et emblématiques du destin de femme. Se bien tenir, se bien exprimer, se bien soumettre aux obligations ménagères, style, mettre la table.

Attifées très bizarrement dans des costumes dessinés par Juliette Megevand et Max Rapetti-Mauss, ne bougeant que très peu derrière une table (scénographie d'Ivelya Della, lumières de Titiane Barthel), elles s'expriment en phrases brèves, formules, et dans la répétition d'un quotidien infernal. Lorsque vient la nuit, elles dérapent un peu.

Comme elles le disent, il y a là « **une grande excitée et une petite boulotte** » ! Rassurez-vous, Estelle Rotier et Louise Herrero sont ravissantes une fois abandonnées les prothèses diverses qui les enveloppent ! On voit à leurs visages, à leurs regards, qu'elles sont douées. Elles ont de l'esprit, et une plasticité expressive formidable. On rit beaucoup à observer leurs mimiques et leurs yeux qui pétillent.

Curieusement, aussi jeunes soient-elles, elles semblent avoir hérité pour la forme, pour le décalage et la tentative d'abstraction, des artistes de l'absurde, de Beckett à Ionesco. On pense beaucoup à Jean Tardieu et à sa manière de jouer avec les mots et de montrer combien ils peuvent s'échanger...

La musique d'Eloi Simonet rompt le ronron de la répétition. Elle est parfois trop appuyée : mettre la table, par exemple ou allumer les loupottes de la nuit. Mais n'exagérons pas ! Une heure de spectacle, et l'on ne saurait souffrir du moindre ennui car nos deux fantaisistes ont beaucoup de charme. Elles sont espiègles et libres.

La petite salle des Déchargeurs accueille ce moment drôle aux sources graves. On prend la mesure des qualités des comédiennes. Elles jouent par ailleurs, ici et là, avec d'autres artistes.

On les reverra !

L'interview

Louise Herrero, liberté, égalité, sororité

A 26 ans, Louise Herrero est la directrice artistique et la co-fondatrice de « La Mesa Feliz », une compagnie théâtrale implantée, depuis un an, à Vaux-le-Pénil. Dans la pièce « C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien », la comédienne, auteure et metteuse en scène aborde la question du comique au féminin.



Avec sa compagnie « La Mesa Feliz », Louise Herrero veut changer le regard sur les rôles féminins au théâtre (©DR).

« Mesa feliz », ça veut dire « table joyeuse », en espagnol. Pourquoi ce nom ?

Je suis d'origine espagnole. L'idée de la compagnie, c'est de traiter de sujets liés au féminisme et à la nourriture. Il y a un côté très festif autour de la table. Dans la compagnie, on s'insère dans le rire. L'idée, c'est de se demander comment le burlesque peut être un chemin libérateur pour les femmes.

Une table, c'est aussi un moment de partage...

Tout-à-fait et d'ailleurs, la philosophie de la compagnie, c'est d'intégrer les habitants dans le processus de création. On a lancé notre premier atelier pédagogique à l'Espace Prévert, à Savigny-le-Temple, en mars dernier. On n'a rien contre les hommes mais l'idée, c'est d'aller à la rencontre des femmes en leur proposant une sorte de bulle rien que pour elles. On peut s'ouvrir sur des sujets davantage que si les femmes étaient en présence de leur frère, leur père ou leur mari. On leur propose des outils du théâtre qui peuvent servir tous les jours parce que ça permet de s'exprimer, de prendre confiance en soi, en son corps.

C'est quoi votre féminisme à vous ?

Notre féminisme commence au moment de l'écriture. Avec Estelle Rotier, on écrit, on joue et on met en scène. On a écrit cette première pièce parce qu'on en avait marre des personnages féminins de notre répertoire théâtral qui sont liées à des histoires d'amour, qui attendent, qui sont tristes... Il y a peu de légèreté, de sororité ou de comique. Pour les générations futures, on aimerait bien apporter des personnages féminins qui nous ont manqués. J'ai été bercée par Jacques Demy, j'adore, il fait partie de ma culture mais, en même temps, il met toujours en scène des personnages féminins liés à la beauté, à l'apparence, au silence. Sophocle disait « la plus belle parure d'une femme, c'est le silence ». On hérite de tout ça. Notre pièce, c'est une

manière de proposer un autre héritage. De plus en plus d'humoristes s'engagent dans cette voie mais on voulait proposer des personnages féminins transgressifs.

C'est quoi le rôle idéal pour une femme, selon vous ?

Il n'y a pas de rôle idéal mais d'ouvrir les possibilités pour les femmes, c'est ça l'idéal. Il y a des trajets différents. Il y a autant de personnages féminins qu'il y a de féminités différentes. Il faut que toutes les femmes puissent se retrouver dans les personnages et que ça ne soit pas un carcan qui enferme.

Pouvez-vous nous expliquer le titre de votre pièce « C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien » ?

Il s'agit d'une phrase prononcée dans un sketch de Jacqueline Maillan. Quand je suis arrivée à l'école du théâtre, ma prof m'a fait l'éloge de la radicalité comique par excellence, à savoir Jacqueline Maillan, donc. Je suis tombée sur un de ses passages télé dans lequel elle reprenait cette phrase. Alors, appeler notre pièce de la même manière, c'est une manière de l'honorer. Elle la première qui impose le comique au féminin. A l'époque, pas mal d'intellectuels disaient que, comme elle faisait du comique, elle n'était pas tout à fait une femme. Et ça m'a mise en colère. Notre projet part de ça. Par ailleurs, cette pièce, c'est aussi le corps des femmes qui se réveille après avoir été contraint. « C'est un réflexe nerveux on n'y peut rien », parce que la vitalité et la liberté vont se réveiller à force d'être contraintes. La rébellion est impossible à enrayer.

La compagnie est donc née d'une colère, alors...

alors...

Oui mais d'une belle colère, une colère fertile puisée créatrice. Elle est née du constat qu'apparemment le rire ne serait pas le territoire des femmes. On a envie de voir quels sont les possibles du rire à l'endroit de la libération et de l'émancipation des femmes.

Pour autant, ces dernières années, on a vu émerger des talents comme Blanche Gardin, Nicole Ferroni, Camille Lellouche...

Les femmes ont plus leur place, en effet, mais ce n'est pas encore gagné. La pièce est extrêmement nécessaire. On le voit notamment, en Seine-et-Marne, ce n'est pas si simple de proposer notre comique très cru. En fonction des populations, ce n'est pas évident. C'est plus simple dans un microcosme parisien mais

notre objectif, c'est d'aller dans des territoires qui ne sont pas forcément prêts. Et il y a beaucoup de route à faire !

Comment votre pièce est-elle perçue ?

Elle divise. Ce qu'on aime, c'est qu'elle remue. C'est une pièce qui bouscule. On propose souvent des rencontres à l'issue des représentations parce que la pièce provoque des questions et des débats. Et le théâtre, c'est exactement l'endroit pour ça. Une pièce conventionnelle, qui ne provoque rien, ce n'est pas très intéressant, à mon sens.

Pourquoi avez-vous choisi la dystopie ?

Parce qu'on croit au pouvoir de la fiction. Au départ, on était plutôt parties sur une piste documentaire. Et puis finalement, on s'est dit que, pour être le plus cru possible et défendre le plus possible notre propos, il fallait faire un pas de côté. On raconte une histoire dans un futur proche et imminent pour dire que ça

pourrait arriver. En se décalant, les spectateurs entendent mieux l'histoire, davantage que frontalement. Le pas de côté permet une distance. La dystopie permet aussi le décalage esthétique, le rêve et la poésie.

A partir de quel âge, peut-on venir voir la pièce ?

Ça dépend tellement des territoires ! On recommande à partir de 16 ans. C'est un conseil, pas une interdiction. Personnellement, je pense que c'est important que les enfants entendent parler de sexualité féminine. Il y a une dimension militante aussi dans ce spectacle.

Est-ce vos convictions féministes qui vous ont emmenées vers le théâtre ou est-ce votre métier qui vous a ouvert les yeux sur le féminisme ?

J'ai décidé d'être comédienne avant ma prise de conscience. Au moment de monter ma compagnie, je me suis demandée ce que j'avais envie de dire au monde, quelles histoires j'avais envie de raconter. C'est là que le féminisme est arrivé.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec le théâtre ?

C'était lors d'un stage de commedia dell'arte, à Vaux-le-Pénil. J'avais 5 ou 6 ans et je jouais des personnages masculins. Le théâtre m'a permis de sortir de mon corps et de ressentir une liberté incroyable.

Comment voyez-vous l'évolution des rôles féminins dans les dix prochaines années ?

Je pense que ça va être une belle bataille. On est de plus en plus nombreuses et on a une très belle énergie. Dans les années à venir, j'imagine plus de communion et de sororité.

Propos recueillis par
Vanessa ASPE-RELOUZAT

Plus d'informations : « C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien », au Théâtre des Déchargeurs, à Paris, tous les samedis et dimanches, à 21h, du 30 avril au 22 mai avant un retour en Seine-et-Marne.

« Ouvrir les possibilités
pour les femmes,
c'est ça l'idéal »